

Amadeus de Milos Forman
Le Tchèque et l'aimé de Dieu
***Amadeus* États-Unis 1984, 160 minutes (*Director's Cut* 180 minutes)**

Maurice Elia

Numéro 232, juillet–août 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48119ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elia, M. (2004). Amadeus de Milos Forman : le Tchèque et l'aimé de Dieu / *Amadeus* États-Unis 1984, 160 minutes (*Director's Cut* 180 minutes). *Séquences*, (232), 37–37.

Amadeus

de MILOS FORMAN

Le Tchèque et l'aimé de Dieu



Extraordinaire foisonnement des émotions

Un soir de 1980, Robby Lantz, agent de Milos Forman, profite du passage à Londres du cinéaste de *Hair* pour l'inviter au théâtre. Il s'agissait de la nouvelle pièce de Peter Shaffer : « Ça s'appelle *Amadeus*, et c'est à propos de Mozart et de Salieri. » Autrefois, lorsqu'il vivait encore à Prague, Forman avait vu plusieurs spectacles sur des vies de compositeurs. Mais les films sur Moussorgski, sur Glinka, sur Smetana l'avaient tous profondément ennuyé. Et voilà qu'on lui proposait d'aller voir une pièce sur deux compositeurs ! La surprise fut totale : « Je regardais Salieri, prince de la médiocrité, se débattre avec ses sentiments face à un génie », écrivit-il plus tard dans ses mémoires, *Turnaround* (en français, chez Robert Laffont, sous le titre... *et on dit la vérité*). Captivé par l'histoire et par la musique de Mozart, il sut, une fois le rideau tombé, qu'il voulait en faire un film.

Forman tenait à tourner son film à Prague pour plusieurs raisons. D'abord, contrairement à Vienne, la ville, sous régime communiste à l'époque, n'avait pas été encore envahie par l'asphalte, le plastique et les antennes de télévision. Ensuite, la perspective pour Forman de revenir au pays, dix ans après (il était devenu citoyen américain en 1977), à la tête d'une grosse production américaine, flattait beaucoup sa vanité. Et enfin, Prague avait toujours adoré Mozart.

En plus de la musique qui donne, avec la photographie de Miroslav Ondricek entièrement en lumières naturelles, aux images d'*Amadeus* de miraculeuses tonalités, le scénario de Shaffer offrit l'occasion au cinéaste de travailler pour la première fois avec des flash-back. Car c'est la confession de Salieri qui fournit au film le point de départ d'une action dramatique appuyée sur une série de déductions.

Un des souvenirs impérissables de ce film fabuleux reste le rire de Mozart, un rire infectieux, énervant, pareil à du métal égratignant du verre. Tom Hulce le laisse exploser à plusieurs occasions, particulièrement lorsqu'il poursuit des filles sous une table. Et on imagine mal Kenneth Branagh, Mel Gibson ou Tim Curry (chacun pressenti à un moment donné pour le rôle) réussir un tel exploit — exception faite peut-être pour Tim Curry qui décrocha le rôle à Broadway. Hulce incarne parfaitement « l'enfant obscène » tel que le décrit Salieri, il est bien cette créature immonde qui ne mérite pas les dons qu'il a reçus, car, toujours selon Salieri, Amadeus, l'aimé de Dieu, n'a écrit ses chefs-d'œuvre que « sous Sa dictée ».

Une des scènes les plus fortes émotionnellement est celle où Constanze, jeune épouse de Mozart, vient demander l'aide de

Salieri car ils sont encore une fois à court d'argent. Elle lui montre les partitions, pratiquement dépourvues de ratures ou de corrections, sur lesquelles travaille son mari. Salieri qui cherche un moyen de battre son rival, de lui faire du mal, pense même à lui prendre sa femme. Mais lorsqu'il feuillette rapidement les partitions, il entend clairement les musiques qu'elles contiennent, notant avec fureur la subtilité des variations, l'extraordinaire foisonnement des émotions qui s'en dégage. Accablé, frappé au cœur par ce qu'il ressent comme la révélation brutale de sa propre infériorité, il est bouleversé. Il ne songe plus à séduire, à se venger, à humilier. Il laisse tomber les feuilles à ses pieds, les piétine en fuyant en toute hâte cet endroit, cette femme, et l'esprit de Mozart.

Avec sa vingtaine de minutes supplémentaires, restaurées en 2002 pour les besoins du DVD, *Amadeus* se laisse savourer à chaque image, à chaque note, à chaque réplique. On en sort totalement ébloui.

De nombreux critiques musicaux furent cependant choqués par les libertés que Milos Forman et son équipe avaient prises avec la véritable histoire de la vie de Mozart, particulièrement sur les rapports obscurs entre les deux compositeurs. C'était mal connaître le cinéaste qui, comme Peter Shaffer d'ailleurs, voyait *Amadeus* comme « une rêverie historique, une simple construction dramatique, une méditation sur ce qui aurait pu être une histoire divertissante. » La réaction du public et des gens de cinéma fut heureusement tout autre. ❧

Maurice Elia

Forman rappelle qu'en 1791, à Vienne, il n'y avait qu'une poignée de gens aux funérailles de Mozart, tandis que six mille personnes s'étaient pressées à la messe de requiem célébrée pour lui en l'église Saint-Nicolas, sous le château Hradcany à Prague et que la moitié d'entre elles, n'ayant pu pénétrer dans l'église, rendirent hommage dehors, sous la neige, au compositeur du *Don Giovanni* représenté pour la première fois dans leur ville en 1787.

■ États-Unis 1984, 160 minutes (Director's Cut: 180 minutes) — Réal. : Milos Forman — Scén. : Peter Shaffer, d'après sa pièce — Image : Miroslav Ondricek — Mont. : Michael Chandler, Nena Danevic, Michael Magill — Mus. : Mozart, Salieri, Bach, Pergolèse, par l'Academy of St. Martin-in-the-Fields, sous la direction de Neville Marriner — Son : Mark Berger, Tom Scott, Todd Boekelheide, Chris Newman — Déc. : Karel Cerny, Patricia von Brandenstein — Cost. : Theodor Pistek — Chor. : Twyla Tharp — Maq. : Paul LeBlanc, Dick Smith — Int. : F. Murray Abraham (Antonio Salieri), Tom Hulce (Wolfgang Amadeus Mozart), Elizabeth Berridge (Constanze Mozart), Simon Callow (Emanuel Schikaneder), Roy Dotrice (Leopold Mozart), Christine Ebersole (Katerina Cavalieri), Jeffrey Jones (l'empereur Joseph II), Richard Frank (le père Vogler), Patrick Hines (le maître de chapelle Bonno) — Prod. : Saul Zaentz.